

# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ



REVOLUTIONNAIRE



LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ



# LE JOURNALISTE DES OMBRES,

O U

MOMUS AUX CHAMPS ÉLYSÉES;

PIÈCE HÉROÏ-NATIONALE;

EN UN ACTE, EN VERS,

*Représentée pour la première fois par les Comédiens  
François ordinaires du Roi, sur le Théâtre de  
la Nation, le 14 Juillet 1790, à l'occasion  
de la Confédération de la France.*

PAR M. AUDE, de l'Ordre de Malthe, de l'Académie des Sciences & des Arts de Sion.



---

A PARIS;

Chez GUEFFIER, Imp. Libraire, rue du Hurepoix,  
N°. 17.

---

1790.

---

## NOMS DES LIBRAIRES

*Chez lesquels on trouve les Ouvrages du même  
Auteur.*

**L'HÉLOÏSE** angloise, drame en trois actes, en vers,  
représenté à Versailles devant Leurs Majestés, le 13 août  
1779. Paris ; Cailleau, rue Galande.

Le Retour de Camille à Rome, drame héroïque en  
un acte, en vers, représenté à Paris le 12 février 1789,  
sur le Théâtre des Tuileries, par les Comédiens de  
Monsieur ; à Genève & Lyon, chez *J. S. Grabit*.

Vie privée du comte de Buffon ; un recueil de poésies ;  
Lyon. *J. S. Grabit*. Paris marchands de nouveautés.

Les *Pai vu* du jeune homme à la mort du vieillard,  
120 pages ; Paris, marchands de nouveautés.

Lettre d'un Vieillard de Fernei, à l'Académie Fran-  
çoise ; Paris, *Sorin*.

La Fête des Muses, Comédie représentée à Versailles,  
devant Leurs Majestés ; Versailles, *Le Clerc*.



A MONSIEUR BAILLI,

*Maire de Paris, l'un des Quarante de l'Académie  
Françoise, &c.*

MONSIEUR,

**V**ous avez présidé le premier l'Assemblée de la Nation. Vous avez été Maire de Paris, l'an premier de la liberté. Les lettres & l'humanité, la philosophie & les sciences s'honorent de cette proclamation glorieuse autant que des suffrages réfléchis d'un peuple libre qui vient de confirmer pour vous dans le calme de ses assemblées le choix unanime & prompt de son enthousiasme patriotique. Je vous dois, à tous les titres, Monsieur, l'offrande d'un Ouvrage représenté le 14 juillet, jour de

la Confédération de la France, sur le principal Théâtre de la Nation; je n'ai eu garde de mêler, à la couleur imposante de mon sujet, ce vernis éblouissant & frivole qui pouvoit, sous l'ancien régime, amuser des regards oisifs; il falloit un Drame National dans ces jours de solemnité; il falloit l'offrir aux nouveaux François, sur la scène même où Corneille a parlé de la liberté de Rome, & dont les organes réhabilités ont secondé le vœu de mon cœur. Le succès de mon entreprise, la bienveillance & l'accueil du public m'enhardissent à vous présenter ce tribut, & à le publier sous vos auspices.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec admiration  
& respect,

Votre, &c.

JOSEPH AUDE, de l'Ordre de Malthe.



## RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

L'UN des feuellistes que la révolution a fait éclore & pulluler a osé croire & imprimer que je m'étois moqué de lui, & que j'avois joué ses pareils dans ce Drame, comme s'il étoit convenant & possible qu'on plaçât un recors dans le tableau des Législateurs de la Grèce, & qu'un écumeur de mer figurât dans le récit des batailles de Ruitter & de Duguesclin. Il est aussi invraisemblable que j'aie eu dessein de déterrer cette fourmilière de vendeurs de feuilles, qu'il seroit absurde de penser que l'art judicieux de la critique eût été l'objet de mes railleries. En voici, je crois, les deux preuves convaincantes : quelle raison, ou plutôt quelle inconséquence m'eût fait salir mon Ouvrage par des peintures de gens que le laquais de l'Aretin n'eût pas admis à ses copies ? par quelle extravagante ingratitude aurois-je pu vouloir insulter à des Journalistes avoués pour le maintien du goût & le progrès des arts ? Ce reproche m'a été fait néanmoins par un entrepreneur de feuilles, par le plus ignare, le plus ridicule & le plus audacieux écrivain que la satire en prose puisse compter dans ses fangeuses annales ; par un homme enfin qui exerce chaque jour son impuissance à la prostitution du plus utile des arts, en

mettant à contribution les écrits de quelques critiques qu'il n'entend pas, qu'il dénature, & auxquels il emprunte, pour faire partir son tombeau périodique, des phrases & des mots que sa fausse logique fait battre en chemin. Tel est celui qui dénonce, comme injurieux à l'Assemblée nationale, un Ouvrage que mon patriotisme consacre à ses augustes décrets; tel est celui qui me fait un crime de ce que la gaîté de Momus porte quelquefois le public à dire, en parlant de certains feuillistes, qu'il est plus utile de défricher des landes que de barbouiller du papier. Tel est celui qui m'attaque & me calomme; est-ce pour que je le nomme? pour que ma défense lui donne quelque vogue? Il s'est trompé; je ne veux que le peindre; & sa figure est trop peu en vue, même dans la dernière classe des folliculaires, pour que le portrait soit reconnu par d'autres personnes que ses parens, son hôte & ses voisins. Que trop peu d'intelligence pour suivre une Pièce de Théâtre, ou trop d'envie de nuire à son Auteur ait produit ces assertions calomnieuses, je n'en devois pas moins cette explication au public qui a constamment honoré cet Ouvrage de sa bienveillance & de ses suffrages. On s'étonnera peut-être que j'aie opposé d'autres armes que le silence & mon succès à des détracteurs de cette sorte. Le motif qui m'a forcé de



répondre étoit trop puissant pour n'être pas écouté. Aurois-je dit un seul mot sans une considération importante ?

N'étois-je pas en effet assez vengé par l'approbation universelle ? par les desirs réitérés d'un public assez indulgent pour me redemander unanimement à la troisième représentation de ce Drame, & pour manifester la même bienveillance à celles qui l'ont suivie ? Mon patriotisme & mon amour-propre n'étoient-ils pas assez dédommagés des fales injures de ces obscurs faiseurs d'extraits par la manière encourageante dont un Journal rédigé par Messieurs Marmontel, la Harpe, Champfort, parle de ma Pièce dans laquelle on veut bien trouver *un mérite réel & de beaux vers* ? sans un motif plausible que je dois taire, qu'avois-je besoin d'élever la voix pour ma défense, quand le jugement de M. l'abbé Aubert trouve dans cet Ouvrage un *véritable talent* ? quand le Journal de Paris le croit fait pour me valoir une réputation *honorable* quel qu'en pût être le sort ? Ces encouragemens sont d'autant plus chers à mon cœur, que je n'ai pas l'honneur de connoître ces critiques judicieux, & qu'il étoit impossible qu'il pressentissent le succès de mon Ouvrage, le 14 juillet, jour de la première représentation ; jour où il fut joué fort tard après la fête auguste du Pacte fédératif ; jour où les Acteurs & les Spectateurs qui, la plupart avoient

passé la nuit au Champ de Mars, étoient excédés de fatigues, noyés de pluie, & accablés de sommeil. Pourquoi le regard louche du calomniateur qui ne pouvoit observer ce tableau, n'a-t-il pas attendu le jugement écrit de la *Chronique* & du *Moniteur* qui ne m'ont point épargné, mais qui ont été du moins plus que justes, en voulant bien me reconnoître une manière de versifier, & des talens que je serois glorieux d'avoir? Pourquoi extraire, compiler, barbouiller, calomnier si vite, quand on peut attendre le jugement des gens de l'art pour faire moins sottement son métier? Les Auteurs du *Journal général de France* auroient appris aussi à ce feuilliste qu'il étoit seul de son sentiment; & le public d'accord avec ces juges auroit dirigé la conduite du folliculaire.

Qu'on me pardonne ces démonstrations orgueilleuses, en faveur de la cause intéressante qui me donne le courage de les produire; qu'on me pardonne d'être fier des félicitations de l'énergique Auteur d'*Hypermnestre* & de *Barnevelt* sur la production que je publie. Il y a tant de plaisir & d'honneur à opposer de nobles armes à des stylets empoisonnés! Accueilli par des Maîtres experts dans l'art de la création, qu'importe qu'un mauvais écolier dans la profession de compiler & de nuire, prétende analyser mon style. Sait-il ce que c'est que le style, cet homme qui, comme



M. Jourdain , croit faire de la prose , d'abondance , & sans apprentissage ? Sait-il mieux que M. Jourdain que le style est le résultat d'une foule de convenances & d'une combinaison lente & sûre d'idées , d'images & de sentimens ? Sait-il mieux que M. Jourdain qu'il faut savoir pour penser , qu'il faut sentir & penser pour écrire , même des compilations , parce qu'il faut partout de l'ordre , du *françois* & du *sens* ? Sait-il que , comme M. Jourdain , il écrit sans connoître les règles du langage , & que pour pouvoir dire au moins *fungar vice cotis* , il faudroit ne pas faire de brèches au couteau & avoir appris à remouler ? Sait-il qu'un magasin de mots techniques ne suppléeront jamais à l'ignardise ; que ce n'est pas en courant d'un Théâtre à l'autre qu'il pourra concevoir l'art dramatique , & qu'il lui faut beaucoup de temps , beaucoup de patience , beaucoup d'études suivies pour faire ce à quoi la nature l'a destiné ; parler de ce qu'on fait & ne rien faire. Sait-il que ce n'est qu'à ces conditions pénibles & par le sacrifice de ses plaisirs & de ses journées qu'il pourroit peut-être un jour servir en qualité de caporal sous les drapeaux de Desfontaines ? Il croit qu'on est coopérateur d'un Journal comme on est membre d'une messagerie ; qu'il n'y a qu'un catéchisme à lire , qu'on apprend dans un jour , dans un café , dans un souper , ou aux amphithéâtres des jeux

publics, l'art de dire, l'art de faire, l'art de juger?  
O le pauvre homme! Est-ce-là qu'Imbert a puisé  
les richesses variées du jugement de Paris, la  
facilité, la correction, le charme ingénieux de  
ses Contes, de ses Fables, & du Jaloux sans  
Amour? Est-ce-là qu'il apprit à ne jamais étouffer  
un sentiment sous le faste de l'expression, une  
image sous les incohérences du mauvais goût?  
Est-ce-là qu'il s'exerçoit à la science difficile de  
l'analyse, & à jeter un coup d'œil lumineux  
sur les productions des Gens de Lettres? Ce cri-  
tique probe & clairvoyant, ce poète aimable &  
modeste vient d'expirer, & c'est d'un *écrivassier*  
que je m'occupe. Il n'est plus, & je ne lui ai  
point rendu grace des dernières marques de son  
estime, de la manière bienveillante & flatteuse  
dont il a rendu compte *du Journaliste des Ombres!*  
L'amitié seule a pleuré sur sa tombe; on n'a pas  
encore payé à sa mémoire le tribut de considé-  
ration que les Lettres lui doivent! On a loué  
Marfilatre à l'instant même de sa mort: on a  
apprécié son talent, & on se tait encore sur  
Imbert, sur un Ecrivain dont le bon goût a su  
toujours dédaigner Ossian, Dubartas, le Poème  
de la Magdelaine, les pointes, les capucinades,  
les accouplemens impurs d'idées & de mots,  
les fatigues de la vanité poétique, l'enthou-  
siasme factice de quelques novateurs faisant des



vers ! Il n'est plus ; & le tombeau qui le renferme n'est pas encore couvert de fleurs ! Ce n'est pas ici le moment de rendre hommage à sa cendre. Revenons à notre sujet.

C'est à la conversation d'un homme (1) d'esprit & de bon goût que je dois le cadre heureux dans lequel j'ai renfermé quelques décrets de l'Assemblée Nationale ; j'avois d'abord le projet de faire figurer dans mon tableau le ministre Richelieu, qui sous Louis XIV donna le premier coup à la domination des grands ; j'y voulois montrer Ganganelli, non comme chef de l'église, mais comme ami de l'humanité, Frédéric II qui disoit que le plus beau rêve qu'un Prince de l'Europe pût faire étoit de se croire Roi de France ; mais je laisse à d'autres pinceaux l'achèvement d'un tel ouvrage. Il eût peut-être été intéressant d'y montrer une vertueuse victime du jeu ; elle eût amené sans doute quelques observations importantes sur une passion qui a gagné toute la France, & qui n'est pas une des moindres causes de la misère de l'Etat, & de la secrète anarchie qui agite les provinces. Il vaut mieux empêcher le mal que de le surveiller & de le punir. Il est de la sagesse des Législateurs d'en extirper toutes les racines. Il est bien plus beau d'arracher le vice à l'homme que d'arracher l'homme au vice ; & c'est dans ces momens de régénération qu'il est nécessaire de s'en occuper.

---

(1) M. Mahouet.

L'éducation, première base & seul appui durable de toute constitution, m'invitoit à offrir encore dans mon tableau le père Porée & Roslin. J'ose assurer que j'eusse fait leurs portraits ressemblans : j'ai eu pendant un an devant les yeux leur imitateur & leur égal. J'ai vu de près M. Chevassu, ce vertueux patriote, cet ami de l'enfance & des mœurs, cet instituteur éclairé dont Lyon s'honore, & qui en recueille encore les bénédictions par le long & pénible exercice de la plus glorieuse profession. C'est sur des hommes de cette expérience & de ce dévouement que l'Assemblée des Législateurs fixera sa vue quand il s'agira de nommer les chefs de l'éducation nationale.

Puissent les amis de la France, les soutiens de sa Constitution s'occuper fortement de ce qui peut la faire fleurir & durer ! n'eussé-je que le faible mérite de leur indiquer un des instrumens dont leurs mains patriotiques doivent se servir pour les lumières, les mœurs et la prospérité d'une province ; n'eussé-je pu que nommer M. Chevassu à l'Assemblée nationale, parler du mérite qui se cache, de la vertu qui agit, des talens qui sont nécessaires à la nouvelle organisation de l'empire, je croirois avoir payé largement ma contribution patriotique, & citer la seconde ville du royaume pour témoin de mon don gratuit.



Il me reste à instruire le Lecteur de la raison qui m'a fait opérer dans l'Elisée la réconciliation de Jean-Jacques Rousseau & de Voltaire. Je me suis laissé dire, qu'on laissoit les petites vanités, les humeurs, les rancunes, sur les bords du fleuve, & qu'on ne faisoit, qu'on ne disoit plus rien que de juste dans ces champs privilégiés. D'après cette croyance religieuse, j'ai pensé devoir sacrifier au vrai, l'effet piquant qui auroit peut-être résulté des deux caractères mis en scène, au séjour des morts, tels qu'ils ont paru être dans celui des vivans. Les beaux esprits s'en plaindront; mais qu'importe, les bons ont applaudi & joui.

Cet Ouvrage a été représenté, comme il est imprimé, c'est-à-dire, avec les scènes à *guillemets*, le jour de la Fédération. Une maladie imprévue retint, au moment de la seconde représentation, l'acteur vraiment estimable qui jouoit le rôle de le Kain : à ce rôle se lioient celui de le Couvreur, une scène de Voltaire & beaucoup d'autres détails qui se succèdent & s'unissent, comme on peut le voir, par la lecture du Drame entier. Forcé à ces retranchemens aisés à faire dans une Pièce épisodique, j'en vis la marche & plus rapide & plus heureuse; & il fut aisé de persuader à mon amour-propre que telle couleur étoit plus supportable à la ville qu'au Théâtre, & qu'il ne fal-

loit pas montrer toute sa garde-robe aux lumières ; sur-tout les robes noires des (1) Calas, qui sembloient contraster d'une manière affligeante avec les habits de fête d'un jour solennel. Ces coupures étoient faciles : je me suis applaudi qu'une circonstance m'eût nécessité à les faire... Je dois rendre justice à la manière noble & touchante dont les scènes aujourd'hui supprimées étoient jouées par les acteurs recommandables qui ont bien voulu s'en charger, MM. Saint-Prix, Bellemont, Naudet ; Mesdames Suin, Desgarcins, Lange, de Vienne.

Ces détails deviennent un peu longs ; mais ils n'étoient pas inutiles : il m'a paru indécemment dur qu'une pièce dont le succès va toujours croissant, & dont le patriotique tableau vient d'obtenir encore, à la sixième représentation, un succès extraordinaire, ait pu faire dire à un sot que j'y comparois des décrets augustes à des feuilles de bas commerce. Mais ne revenons pas sur cet homme. Que doivent m'importer désormais ses assertions ? Dois-je savoir s'il existe, quand le traducteur des géorgiques, le chanfre

---

(1) Le conseil de quelques gens de lettres me porte à faire imprimer ces scènes qui renferment la continuation des décrets dans ce cadre dramatique.



des jardins, le Virgile François, l'abbé de Lille,  
daigne se complaire à mes vers? Dois-je m'inquié-  
ter de son obscure opinion sur mon patriotisme  
ou mon talent, quand les patriotes & les artistes  
m'ont honoré de leurs suffrages?

---





PERSONNAGES

MONTESQUIEU  
VOLTAIRE  
TRANKIN  
LE ROUSSEAU  
LAFONT DE SAINT-PIERRE  
M. DE SAINT-PIERRE  
M. DE SAINT-PIERRE  
M. DE SAINT-PIERRE

# LE JOURNALISTE

LE PÈRE ADAM, le fils, personnage mineur.

## DES OMBRES.

La scène est aux Champs-Élysées.  
À la droite du Théâtre on voit le Palais  
de l'Assemblée.

---

OBSERVATION

Les Scènes suivantes sont celles qu'on peut en  
Théâtre Français ; on les a marquées de tous côtés  
pour les spectateurs de province.

---

## PERSONNAGES.

MOMUS.	<i>M. Saint-Fal.</i>
VOLTAIRE.	<i>M. Molé.</i>
FRANKLIN.	<i>M. Vanhove.</i>
J. J. ROUSSEAU.	<i>M. Talma.</i>
L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE.	<i>M. Désessarts.</i>
LE MARÉCHAL FABERT.	<i>M. Dorival.</i>
RHADAMANTE.	<i>M. Florence.</i>
LE PÈRE ADAM, Jéuite ; personnage muet.	
OMBRES.	

*La Scène est aux Champs Élysées.  
À la droite du Théâtre on voit le Fleuve  
du Léthé.*

---

## OBSERVATION.

Les Scènes guillemetées sont celles qu'on passe au  
*Théâtre François* ; on les a marquées de cette manière  
pour les Spectacles de Province.



---

# LE JOURNALISTE

DES OMBRES,

OU

MOMUS AUX CHAMPS ÉLYSÉES.

---

## SCENE PREMIERE.

MOMUS, *seul.*

*(Il s'approche du banc de verdure où sont ses Journaux.)*

L'EXIL ne rendra pas mon destin moins heureux;  
Laissons le Souverain des Dieux,  
Pour un léger propos ordonnant mes disgraces,  
Présenter mon exemple aux Habitans des Cieux,  
Et les épouvanter du bruit de ses menaces;  
Qu'il tonne dans l'Olympe, humeur douce & gaîté  
Sont l'apanage heureux de ma Divinité;  
Avec ce trésor-là, quelque lieu qu'on habite,  
En trouvant le repos, qu'a-t-on à souhaiter?

On se plaint aux bords du Cocyte

Comme à la Cour de Jupiter.

Mais après avoir ri de sa rage épuisée,

Je ne puis m'empêcher de rire un peu de moi,

A ij

Quand je pense au nouvel emploi  
Que j'exerce dans l'Elysée.

Momus, folliculaire!... Oui, j'aime les Journaux;

Hébé n'est pas toujours de roses parfumée;  
Quand elle veut livrer ses attraits à Morphée,  
Elle s'ombrage de pavots.

Ici d'ailleurs je suis utile à quelque chose;

Rousseau, Voltaire, Fénelon

Apprennent la métamorphose

D'un pays qui leur doit son illustration

Et qui fait leur apothéose.

Présentons-nous encore à ces fameux Auteurs.

*(Il va à son bureau & prend des journaux sous son  
bras.)*

En vérité je suis honteux de ma figure;

Je crois ressembler à Mercure,

Dieu des Marchands & des Voleurs.

Salut au Seigneur Rhadamante:

Quoi! déjà de retour?



## SCENE DEUXIEME.

MOMUS, RHADAMANTE.

RHADAMANTE.

PARDON

Si j'ai prolongé votre attente ;  
Il ma fallu donner des ordres à Caron ;  
Mais reprenez, Seigneur, votre histoire affligeante ;  
Parlez & foyez sûr de ma discrétion.

MOMUS.

Nous en étions, je crois, au courroux de Junon,  
Cette grave Déesse, allumant la querelle,  
M'accuse auprès du Souverain  
D'avoir fixé les yeux de son Amant fidelle  
Sur le noble front de Vulcain,  
Et d'avoir désigné par un souris malin  
Le danger qu'on court près des Belles.  
De-là, remontrances nouvelles,  
Plainte, reproche, exil soudain ;  
J'obéis fans murmure au Maître du tonnerre ;

A iij

J'abandonnai l'Olympe, & je vins sur la terre  
M'associer au genre humain.

R H A D A M A N T E.

Mais qui vous a conduit sur les rivages sombres ?  
Le Dieu de la gâité dans le séjour des ombres !

M O M U S.

Je n'eus point le projet d'habiter ce vallon  
En quittant la voûte céleste.  
Je dirigeai mon vol, sous un habit modeste,  
Vers mon pays d'adoption :  
J'arrive en France, -- un jour de révolution ;  
Quelle intripidité ! quelle ardeur ! quel courage !  
Des Despotes unis je vis tomber le fort ;  
Je crus arriver à Carthage  
Le jour que Régulus ne cherchoit que la mort,  
Et ne fuyoit que l'esclavage.  
Moi-même, pénétré d'un généreux transport,  
Je crus perdre un moment mon joyeux caractère.  
Ce dévouement est beau ; mais il n'amuse guère ;  
Et mes goûts n'étant pas d'accord  
Avec l'appareil militaire  
J'esquivai la tempête & je gagnai le port.



RHADAMANTE.

Qu'importent les combats & la foudre & l'orage  
Quand on est garanti par sa divinité?

MOMUS.

Le Juge des Enfers peut aimer le carnage;  
Momus en est épouvanté.  
Du combat la sanglante image  
Me poursuit même encor dans ma sécurité.

RHADAMANTE.

Vous fîtes donc alors vos adieux à la France?

MOMUS.

Il n'étoit pas en ma puissance  
De la fuir aussi brusquement.  
Je voulus visiter ce rendez-vous charmant;  
Ce magique palais où le cœur est sans force  
Contre un Dieu séduisant, industrieux, léger  
Qui jette en riant son amorce  
Et couvre de fleurs le danger.

Je me réjouissois d'y trouver sur ses traces  
Cet essaim varié d'aimables étourdis,

Chanfonniers des berceaux fleuris,

Cortége semillant des Graces;

J'y croyois revoir Aglaé,

La timide Azéma, la folâtre Cloé;

Et le tableau mouvant des Beautés éclipsées

Qui viennent chaque jour s'y disputer le prix

Qu'on accorde aux plus fins souris,

Aux démarches les plus aisées,

Aux jolis contes les mieux dits. --

Oh ! comme vous avez soudain changé de face,

Lieux où mon règne fut si long!

Ces Galans d'autrefois formoient un bataillon;

Les Belles admiroient leur généreuse audace;

Elles-mêmes parloient de constitution :

Un Homme bien nourri, couvert d'un capuchon,

M'entretenoit de mariage,

Un gros Financier d'esclavage,

Pour l'honneur de la Nation;

Tandis qu'un Grenadier à deux pas faisoit rage

Contre la domination.

R H A D A M A N T E.

Il fallut donc quitter cette chère Patrie?



M O M U S.

Avec regret , avec douleur ,  
Enfin comme un Amant qui marche avec lenteur  
En s'éloignant de son Amie.

R H A D A M A N T E.

Trouvâtes-vous ailleurs plus de tranquillité ?

M O M U S.

J'allai voir le Brabant , l'Autriche , l'Allemagne ;  
Bruxelle avoit tout agité.  
Je rebrouffai chemin ; inquiet , tourmenté ,  
Je promenai dans la campagne  
Mon errante Divinité.

R H A D A M A N T E.

Vous partîtes alors.....

M O M U S.

Pour la belle Italie.  
Je vis fans être ému les Toscans , les Lombards ,

10 LE JOURNALISTE

Peuples dégénérés , foulant dans l'inertie  
Les vieilles tombes des Césars.

Rome altérait sur-tout ma gâité, ma folie ;

Malgré mon goût pour tous les Arts.

O du monde antique maîtresse !

Dans ton sein pauvreté , richesse ,

Homme pigmée , homme géant

Par-tout se présentent sans cesse.

Le contraste est humiliant ;

Pleure ta majesté flétrie ;

Dans ce qui n'est plus , c'est la vie

Dans ce qui vit , c'est le néant.

De ses grandeurs j'ai vu l'empreinte,

Ses marbres me disoient tout bas :

» Tu cherches Rome ; elle est éteinte ;

» On ne cause dans son enceinte

» Qu'avec ce qui n'y parle pas.

J'allai causer ailleurs , je désertai bien vite ,

Désespérant enfin de rencontrer un gîte

Plus convenable à ma joyeuse humeur . . . .

R H A D A M A N T E.

Mais vous aviez encor l'Espagne , l'Angleterre...

M O M U S.

A ! vous avez raison , Seigneur :



A ces deux Nations, plus empressé de plaire,  
 J'eusse de ma visite accordé la faveur  
 Sans une crainte singulière  
 De mon ton caustique & railleur;  
 L'Anglois auroit sans doute accueilli mon audace;  
 Mais encore asservi par sa Chambre des Pairs,  
 Il eût peut-être aussi condamné mon audace :  
 Comment entretenir des Citoyens si fiers ?  
 D'un grand Peuple qui les surpasse ?  
 Quand à Madrid, où par malheur  
 Le caprice d'un seul est la Loi révérée,  
 Je crois que ces Décrets m'auroient ouvert l'entrée  
 Du Palais souterrain du grand Inquisiteur.

## RHADAMANTE.

Je vois bien que Momus garde son caractère  
 Et qu'il se divertit de ma réflexion.

## MOMUS.

Qui ! moi ! me supposer pareille intention !  
 Je ne dois, je ne puis m'occuper qu'à vous plaire ;  
 Vous avez daigné m'accueillir ;  
 Vous satisfaire en tout est mon premier desir.  
 Quand tout le globe est en alarmes,  
 Vous m'offrez un asyle heureux, tranquille & frais ;  
 Je ne regrette rien ; mais je plains le Français ;  
 De sa folie aimable il a perdu les charmes ;

12 LE JOURNALISTE

Comme il me ressembloit ! je ne le cache point ;  
Je suis changeant & bon ; il étoit doux , volage ;  
J'extravague toujours , il ne raisonnoit point ;  
C'étoit trait pour trait mon image.

R H A D A M A N T E.

Parlez avec plus de respect  
D'un Peuple généreux que la gloire environne.  
J'ai vu les morts fameux se lever à l'aspect  
Du monument auguste , élevé près du trône  
Du Neveu de Henri , premier Roi des Français.  
Avec ce Peuple libre & fier de ses succès ,  
Oubliez vos rapports & votre ressemblance :  
Sous les dehors de l'inconstance ,  
Des ris , des jeux , de l'enjouement ,  
Le Français cache un cœur brûlant ;  
Il n'est léger qu'en apparence.

M O M U S.

Je l'avouerai modestement.  
Vous remportez , Seigneur , une victoire aisée.  
Les Français ont en vous un vengeur glorieux ;  
Et comme vous je fais qu'ils ont leurs demi-Dieux,  
Et qu'en parcourant l'Elysée  
Je croirai vivre encor près d'eux.  
Un aveu pareil , c'est l'usage ,  
Doit rendre le vainqueur généreux , indulgent.



RHADAMANTE.

On peut vous pardonner ce léger badinage ;  
 Vous leur rendez justice ; adieu voici l'instant  
 Où les Rois vertueux, les grands Hommes, les Sages  
 Viennent aux bords du fleuve en paix s'entretenir.

MOMUS.

Les premiers ne sont pas nombreux sur ces rivages.

RHADAMANTE.

Connoîtrez-vous celui dont le doux souvenir  
 Dans le cœur des Français se transmet d'âge en âge ?

MOMUS.

Si je le connoîtrai ! je l'entendois bénir....  
 Paris dans ce moment possède son image.

*(Ses Ecrits sont sur un banc de verdure ; les Décrets  
 sont séparés de la foule des Journaux.)*

Allons, déployons nos Journaux,  
 Songeons à notre ministère.

RHADAMANTE.

Vous aurez des Lecteurs, j'espère.  
 Je vois déjà sous ces berceaux

Henri IV & Chevert & Jean-Jacque & Voltaire.

Comme ils ont dévoré ce décret immortel

Qui rend à l'homme un droit qu'il tient de la nature,

Et qu'un despotisme éternel

Enchaînoit dans la nuit obscure

D'un préjugé vil & cruel !

Je dois vous prévenir que l'Auteur de Zaïre ,

En parcourant hier votre Collection

Fut rempli d'indignation

Contre un factieux en délire ,

Qui se dit populaire & trouble l'union,

En soufflant dans les cœurs la rage qui l'inspire.

M O M U S , regardant ses journaux.

Eh ! quel est cet Auteur ?

R H A D A M A N T E après un repos.

Je ne puis le nommer ;

C'est un nom très-obscur.... une plume affranchie,

Approuvant la licence, en osant tout blâmer,

Un homme que le Peuple un instant put aimer,

Qui s'en dit le vengeur & prêche l'anarchie ;

Cachez tous les discours de ce Scribe effréné

Qui se croit véhément, & n'est que forcené.



## SCENE TROISIEME.

MOMUS *seul.*

QUAND de livres nouveaux un Marchand fait  
emplette,

Il s'expose au même accident.

Je devois choisir cependant

Et penser qu'en ces lieux on fait ce qu'on achète.....

Mais pourquoi m'affliger ? je donne & ne vends  
point.

Voltaire auroit dû sur ce point

M'épargner sa plainte indiscrète.

Que n'a-t-il mis la main sur des écrits bien faits ?

Par malheur il a pris quelque plates gazettes

Et d'incendiaires pamphlets.

J'ai de l'humanité les Annales complètes ;

Elle revit dans ces Décrets.

Il a de mes Journaux choisi les plus mauvais...

Mais enfin ces Journaux que les mépris ravalent

Doivent-ils me priver de son noble entretien ?

Qu'on prononce ; ai-je tort ? Je les offre pour rien ;

C'est les donner pour ce qu'ils valent.

Je crois appercevoir de nouveaux abonnés ;

Et voici les écrits qui leur sont destinés.

Affectons de n'avoir aucune connoissance  
Des titres immortels qui leur sont décernés.

---

## SCENE QUATRIEME.

MOMUS, LE MARÉCHAL FABERT.

FABERT.

SI ma crédulité ne s'est point abusée,  
Vous êtes l'obligeant & sensible étranger  
Dont le zèle procure au tranquille Elysée  
Un bonheur que je suis jaloux de partager.

MOMUS.

Où vîtes-vous le jour?

FABERT.

En France.

MOMUS.

Eh! quel est votre nom?..

FABERT.

Le Maréchal Fabert.

MOMUS.



M O M U S.

Quel exemple aux François vos vertus ont offert !  
 Mais, dites-moi, comment & sous quelle influence,  
 Aux combats appelé, sans titres, sans naissance,  
 Du plus beau des lauriers votre front fut couvert ;  
 Quel Roi récompensa votre haute vaillance ?

F A B E R T.

(1) *Le Roi qui, toujours grand, accabla les François,  
 Et du poids des revers & du poids des succès ;  
 Et qui, près du tombeau, tremblant pour sa mémoire,  
 Leur demanda pardon de soixante ans de gloire.*

M O M U S.

Il honora son règne en vous comblant d'honneurs.

F A B E R T.

Je ne dois peindre ici que ma reconnoissance.

M O M U S.

Je suis digne, Fabert, de votre confiance ;

---

(1) Ces quatre beaux vers sont de M. d'Oigny.

Avant que d'obtenir ces brillantes faveurs  
Vous avez bien long-temps languï sans espérance.

F A B E R T.

Il est vrai. Je vais donc vous occuper de moi.  
Les sujets dans ces lieux sont frères des Monarques;  
On oublie & les rangs & leurs frivoles marques;  
Aux Champs Élysiens, on peut parler de foi.  
Louis, vous le savez, des succès idolâtre,  
De la pompe des arts entourant sa grandeur,  
Put, sans blesser l'orgueil d'un peuple adulateur,  
Accorder un regard aux Maîtres du Théâtre,  
A Corneille, à Racine, à leur imitateur.

La Cour étoit sans jalousie;  
Ces Auteurs dans l'Etat n'exerçoient nul emploi.  
Qu'importe, disoit-on, qu'on prise leur génie,  
Et qu'ils aient un regard du Roi.

Mais le suprême honneur de commander l'armée  
N'appartenoit de droit qu'au Courtisan cité,  
Non pour ses actions, mais par la renommée,  
D'un nom qu'un autre avoit porté.

Des préjugés l'indigne tyrannie  
De ce siècle célèbre obscurcissoit l'éclat;

On ne permettoit au Soldat  
Que l'honneur de verser son sang pour la Patrie.  
Il falloit un grand nom pour gouverner l'Etat,  
Ou pour être aperçu sur la brèche ennemie.



Le mien étoit obscur ; je combattis long-temps  
 L'orgueil , la haine , l'artifice :  
 Je redoutois bien moins la guerre & ses tourmens  
 Que la Cour & son injustice.  
 J'adorois mon Pays ; j'idolâtrois mon Roi ,  
 J'ose vous l'avouer , plus encor que la gloire :  
 Et c'est moins à Louis , à mon mérite , à moi ,  
 Qu'à des hasards heureux que j'ai dû ma victoire.

## M O M U S.

Vous étiez jeune encore , et le plus beau renom  
 Fut le prix de vos faits sous Charles d'Epéron.

## F A B E R T.

Je dus tout mon bonheur à ce grand Capitaine ;  
 Et voilà le hasard heureux  
 Dont il est temps qu'ici Fabert vous entretienne.  
 Au lieu de captiver ses regards généreux ,  
 Si ma jeunesse obscure eût encouru sa haine ,  
 Bellone m'eût en vain couvert d'un beau laurier ,  
 Le Maréchal Fabert feroit mort Grenadier.  
 Mille autres mieux que moi méritoient cette  
 marque ,  
 Ce sceptre de l'honneur ; -- mais sans protection --  
 Des vertus sans appui , -- de la valeur sans nom --  
 Qui leur frayoit la route aux faveurs du Mo-  
 narque ?

Ils n'avoient pas pour eux un Charles d'Épernon.  
Ma gloire m'affligeoit ; je croyois sur la terre  
Aux soldats oubliés avoir volé mon rang.  
Quand on est sans aïeux, ah ! qu'il faut être grand  
Pour être au-dessus du vulgaire.  
Mais, de grace, à Fabert confiez ces Décrets  
Qui permettent à tout François  
D'aspirer à la gloire, aux dignités des armes.  
Quel présent je vais faire au généreux Chevert !  
Des abus trop long-temps sa grande ame a souffert ;  
Je vais le voir baigner ces écrits de ses larmes.

## M O M U S.

Du Seizième Louïs annoncez le dessein ;  
Il veut que tout son peuple adore sa puissance.

F A B E R T *avec l'élan de la joie.*

On n'interdit plus à la France  
L'espoir de voir renaître un Chevert dans son sein.

---



---

SCENE CINQUIEME.MOMUS, *seul.*

VOILA de ces Héros dont l'image adorée,  
Est sans cesse en exemple aux yeux de l'univers.  
Une telle noblesse authentique, avérée,

Ne craint ni chute ni revers.

O Fabert! des honneurs les symboles durables,  
Les chiffres respectés, la grandeur sans déclin,  
Sont les hautes vertus que renfermoit ton sein;  
Tes titres n'étoient point imprimés sur l'airain,  
Mais au fond de ton ame en traits ineffaçables.

---

## SCENE SIXIEME.

MOMUS, J. J. ROUSSEAU, *croquant*  
*n'être pas entendu.*

ROUSSEAU.

SIÈCLE de gloire et de vertus!  
Sages dont Cynéas a consacré le nombre!

Jours heureux de Fabricius !

Votre éclat a fui comme une ombre.

M O M U S.

Vous parlez des Romains ?

R O U S S E A U.

Des Pères de l'État

Qui guidoient la charrue & parloient au Sénat.

Ils avoient mes tributs , mes respects , mes hommages ;

Vous avez tout détruit.

M O M U S.

Qui ? moi !

R O U S S E A U.

En offrant à mes yeux ces immortels Ouvrages ,

Organes sacrés de la Loi ;

Ils feront révéérés , bénis dans tous les âges.

M O M U S.

Je craignois d'avoir pu vous déplaire.



ROUSSEAU.

Non, non;

J'ai prodigué trop tôt mon admiration;  
 Qu'on ne me parle plus de Sparte ni de Rome,  
 Même dans leurs beaux jours que consacrer &  
 renommée

Des vertus & des mœurs l'antique pureté;  
 Nul Peuple n'éleva les droits sacrés de l'homme  
 Sur l'Autel de la Liberté.

## SCENE SEPTIEME.

MOMUS, J. J. ROUSSEAU, VOLTAIRE,  
 LE PÈRE ADAM, Jésuite.

VOLTAIRE *au Père Adam qui se retire.*

**V**OYEZ, voyez Rousseau; j'ai prévu son délire  
 Laissez-nous; je vous suis dans ce bois écar

(*A Jean-Jacques.*)

Apôtre de l'humanité!  
 A ces nobles élans de sensibilité  
 Ton cœur peut à peine suffire?

B iv

R O U S S E A U.

Ah! Voltaire, il est transporté...  
 Les François! les François! -- Mais quel Dieu les  
 inspire?

V O L T A I R E.

Nous les avons quittés trop tôt.

M O M U S.

Je dois les revoir au plutôt;

Et mon zèle saura décrire.....

R O U S S E A U, *parcourant les Décrets:*

Ils ont l'art d'y tout réunir;

La modération s'y joint à l'héroïsme;

Ils ne veulent plus conquérir.

Non, plus d'ambition, d'orgueil, de fanatisme;

D'une paix éternelle ils vont enfin jouir;

D'accord avec Louis qui doit la maintenir,

La liberté suffit à leur patriotisme.

O le sublime monument!



DES OMBRES. I

25

Il doit vivre à jamais...

VOLTAIRE.

Il est inébranlable;  
Le *Contrat Social* en est le fondement.

ROUSSEAU.

Mon ami, j'ai donc fait...

VOLTAIRE.

Un ouvrage admirable.

ROUSSEAU.

Je reconnois Voltaire à ce trait obligeant.

VOLTAIRE.

Je ne te flatte point; non, je te rends justice.  
Ta vertu commença ce superbe édifice;  
Contre le despotisme on saura l'assurer  
Tant que l'Astre des Cieux répandra la lumière,  
Tant qu'on verra l'Europe entière  
Garder ton souvenir, te lire, t'admirer;

Des pierres dont l'accord doit le faire durer  
Jean-Jacque a posé la première.

ROUSSEAU à *Momus*.

Je vous rends ce dépôt sacré.

MOMUS.

Qu'il reste dans les mains d'un Sage révééré.  
La France par ma voix vous fait cette prière.

VOLTAIRE.

Elle vous doit beaucoup.

ROUSSEAU.

Eh ! qui plus que Voltaire  
A sa reconnoissance a des droits éternels ?  
Réponds ; qui combattit les tyrans de la terre  
Et les marqua du sceau des heureux criminels ?  
Qui s'immola sans cesse à la cause commune ?  
Qui démasqua les imposteurs ?  
Quelle main courageuse arracha l'infortune  
A des Tribunaux oppresseurs ?  
Par toi fut abattu le monstre sacrilège  
Qui profanant des Dieux l'auguste privilège,



Se baignoit dans le sang des mortels égorgés;  
 C'est en vain qu'il rugit; la nuit des préjugés  
 Disparôit aux clartés de la philosophie.  
 Il n'est plus de fléau que l'erreur déifie;  
 Alzire & Mahomet éclairent les esprits;  
 Et l'humanité parle aux peuples attendris.

V O L T A I R E.

Ta générosité me pénètre & m'enflamme;  
 La vertu fut toujours un besoin de ton ame;  
 Crois-moi....

R O U S S E A U *avec enthousiasme.*

Si l'assassin du plus grand de nos Rois,  
 Du malheureux Zopire eût entendu la voix,  
 Si de Seïde en pleurs l'épouvantable image  
 Eût frappé ses regards égarés par la rage,  
 Le poignard éguisé par un Prêtre inhumain,  
 A ce tableau sanglant fût tombé de sa main:  
 Henri que tes beaux vers rendent à la lumière,  
 Pour le bonheur du monde eût rempli sa carrière.

V O L T A I R E.

Il fait tout animer; ce tragique tableau  
 Ne m'a jamais paru si touchant, ni si beau.

( *Après une pause.* )

Ici l'orgueil se tait, les rivalités cessent;  
Aux erreurs d'un moment tous les hommes  
s'abaissent.

Ce malheur fuit l'humanité.  
Un instant contre moi vous fûtes irrité;  
Et j'avois tort, je le confesse.

ROUSSEAU.

Philosophe inquiet & mortel comme vous,  
Atteint de la même foiblesse,  
Je repoussai votre courroux;  
Ma vengeance dura sans cesse.

VOLTAIRE.

Sans cesse! Eh! quel motif?... expliquez-vous?  
comment?...

ROUSSEAU *après l'avoir fixé avec respect.*

Je vous admirai constamment.



---

SCENE HUITIÈME.VOLTAIRE *seul.*

NON, il ne connut point l'envie.  
De ce trait généreux que mon cœur est ému !  
Il est, il fut pendant sa glorieuse vie  
Modeste comme le génie,  
Simple & pur comme la vertu.

---

SCENE NEUVIÈME.

VOLTAIRE, MOMUS.

M O M U S.

QUEL est cet habitant du paisible Élysée  
Dont la noble & sensible voix  
Des accens de l'amour fait retentir ces bois ?

V O L T A I R E.

C'est l'ombre d'un François en Sultan déguisée,

C'est le Kain... mais je l'apperçois;  
 Il s'avance vers nous. Sur les rivages sombres  
 Ses sublimes accens charment encor les ombres.  
 Nous l'entendons souvent, de regrets consumé,  
 Redemander Zaïre & poursuivre Idamé.

M O M U S.

J'ai le Décret qui l'intéresse.

V O L T A I R E *recevant le Décret.*

Comment?... donnez-le moi; -- fort bien.  
 Je veux lui présenter ses titres de noblesse.  
 S'il eût vécu plus tard, il mourroit citoyen.  
 » Graces à la Philosophie....

---

## SCENE DIXIEME.

MOMUS, VOLTAIRE *sur l'avant scène;*  
 LE KAIN, *sans croire être aperçu d'eux,*  
 LE COUVREUR *au fond de l'Élysée.*

L E K A I N.

O Voltaire!

V O L T A I R E *à Momus.*

Econtous



DES OMBRES. 51

LE KAIN.

- O pouvoir du génie!  
» Dans l'Empire des arts, conquis par ses travaux,  
» Monarque universel, il régna sans rivaux;  
» Ami de la sagesse, amant de l'harmonie,  
» De leur noble alliance il créa les accords.  
» Et la langue enrichie étala ses trésors.

VOLTAIRE.

(*A Momus.*)

- » C'est Orofmane & Cornélie;  
(*Haut.*)  
» Approchez le Couvreur, & toi mon cher le Kain;  
» Vous récitiez des vers...

LE COUVREUR.

Qui célébroient les vôtres.

LE KAIN.

- » A tous nos entretiens Voltaire a toujours part.

VOLTAIRE.

- » Quand on excelle dans un art,  
» On doit idolâtrer les autres.

(*Momus va se mêler parmi les Ombres.*)

32 LE JOURNALISTE

- » Mon oreille & mon cœur ne m'ont jamais trompé.  
» Souvent, dans cette solitude,  
» De mes vers & de moi vous êtes occupé ?

LE K A I N.

- » C'est ma seule & douce habitude.

V O L T A I R E.

- » Je fais la distinguer cette éloquente voix,  
» *Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant de fois.*  
» J'aime à les répéter ces accens qu'Orosmane  
» Dans tous les cœurs émus gravoit par ton organe.  
» Trompeuse & douce émotion !  
» J'ai cru revoir Fernei ; j'ai cru revoir Athène.

( *A tous deux.* )

- » Ah ! qu'en ces lieux souvent votre aspect me  
ramène  
» A cette heureuse illusion.

L E K A I N.

- » Athènes ! dites-vous ! la terreur l'environne.  
» Un mort fameux sortant de la nuit du cercueil  
» Nous apprend que les arts & les muses en deuil  
» Viennent d'abandonner leur empire à Bellone.

LE COUVREUR.



## LE COUVREUR.

» Il est vrai ; mais des arts plaignez moins le destin ;  
 » Ils ne quitteront point leur superbe Patrie :  
 » Des orages civils éprouvant la furie ,  
 » On a pu de leur règne annoncer le déclin ;  
 » Mais quel beau jour pour eux se lève sur la  
     France.

» La Tribune va s'ennoblir ,  
 » Le Théâtre agrandir son utile influence.  
 » La liberté conquise a le droit d'enrichir  
     » La poésie & l'éloquence.

## VOLTAIRE.

» Ah ! d'un nouveau Sénat , d'un Peuple généreux  
 » Vous avez retracé les travaux héroïques.  
 » Des fléaux des humains , des préjugés affreux  
 » Voyez les , extirpant les racines antiques ,  
 » Élever de leurs mains l'arbre majestueux  
     » Dont les rameaux patriotiques  
     » Ne couvriront que leur neveux.  
 » La palme des talens , dans ce vaste domaine ,  
     » Va bientôt , sublime Adrienne ,  
     » Fleurir , étendre les rameaux.

(*A tous les deux.*)

- » Vos rivaux, s'il en est, enfans de Melpomène ;
- » Auront enfin d'autres tombeaux ,
- » Que le rivage de la Seine.

(*A le Couvreur.*)

- » Pardonnez-moi d'offrir à vos yeux affligés
- » La pierre qui couvrit vos restes outragés.

LE COUVREUR.

- » Eh qu'avois-je besoin de fleurs & d'hécatombe ?
- » Le dieu des arts, Voltaire a pleuré sur ma tombe.

LE KAIN.

- » Les arrêts de l'opinion
- » Respectent donc enfin la cendre de Molière !
- » On peut donc avouer son état & son nom ,
- » En disant les vers de Voltaire.

VOLTAIRE *bas* à le Couvreur.

- » Observez avec moi son air , sa gravité ;
- » Il est dans son courroux plaisamment héroïque ;
- » Il faut que sa voix dramatique,
- » Même aux propos railleurs prête sa dignité.



DES OMBRES. 33

(*A le Kain*) (*& reprenant son sérieux.*)

- » Il est temps que l'hydre périsse.
- » Rien ne s'oppose plus aux progrès des talens.
- » Une foule de concurrens
- » Va bientôt entrer dans la lice...

LE KAIN *avec force.*

- » A la honte de l'art.

VOLTAIRE.

Quelle sévérité!

LE KAIN.

- » Triste & fatale vérité!
- » Oui, ceux qui prétendront aux lauriers du  
Théâtre,
- » Parce qu'un préjugé n'en ternit plus l'éclat,
- » Fatigués sans succès, d'un pénible combat,
- » Trouveront à leurs vœux, Melpomène marâtre;
- » Où puiser des talens, une ame, des vertus,
- » Quand on fut arrêté par de viles entraves?
- » Ah! de l'opinion les indignes esclaves
- » Oferont-ils jamais faire parler Brutus.

LE COUVREUR.

- » Tu connois de ton art l'importance & la gloire;

C ij

36 LE JOURNALISTE

» O mon ami , ton nom vivra dans la mémoire,  
» Tant qu'Œdipe & Zamorre....

LE KAIN *lui montrant Voltaire.*

» Arrête.

VOLTAIRE *à le Couvreur.*

Poursuivez.

» J'allois lui peindre ici ce que vous éprouvez.  
» (1) *L'art de dire les vers, vaut l'art de les bien faire;*  
» *Dans Mahomet le Kain fut égal à Voltaire ;*  
» Je n'ajouterai rien pour vous.  
» C'est du peintre de Cornélie  
» Que le Couvreur reçoit un hommage plus doux ;  
» A vos regards , tout cède à son mâle génie ;  
» N'allez pas m'accuser d'un sentiment jaloux ;  
» J'applaudis avec joie à cette préférence;  
» Je fais qu'il est votre héros.

LE COUVREUR.

» Permettez....

VOLTAIRE *plus tendrement.*

Ne crains pas de me faire une offense,  
» Ton amant n'a point de rivaux.

---

(1) Ces deux vers sont de l'Auteur du Réveil d'Épiménide.



## LE COUVREUR.

- » Dans les camps , au Sénat de la fierté Romaine ,  
» Corneille sur ses pas me transporte & m'entraîne;  
» De son génie altier , l'orgueil républicain,  
» Des Loix qu'il enseigna, ne connoît point le frein.  
» Il les brave, il s'élève; & son noble délire,  
» Suit l'Aigle audacieux, dont il chante l'Empire.  
» Mais souvent ses Héros étrangers à mon cœur,  
» M'occupent vainement de leur vaine grandeur ;  
» Dans le fond de mon ame Alzire me ramène ;  
» Zaïr à son destin m'intéresse & m'enchaîne ;  
» L'univers qui l'adore & qui la couronna,  
» Pleure avec Orofmane, & révert Cinna.

## VOLTAIRE.

- » Je veux que ce tableau réveille  
» Sa noble sensibilité.  
» Allons, mes cher amis, sur le bord du Lethé,  
» Chercher les pas du grand Corneille.

## SCENE ONZIEME.

MOMUS *seul.**( Il a été présent à la fin de cette scène. )*

» **D**E Poètes , d'Acteurs nous avons certain  
nombre.

» Quelle taille ! *( en désignant le Couvreur )* Quel  
air . . . . Quels sublimes transports !

» J'en suis plus surpris , en regardant cette ombre ;

» Si l'on voit en ces lieux ressusciter les morts.

## SCENE DOUZIEME.

MOMUS, L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE.

*L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE arrivant à la hâte.*

**Q**UEL espoir ! Quelle jouissance !  
Vous êtes le porteur des nouvelles de France ?  
Je ne me trompe pas.

M O M U S.

Vous l'avez deviné.



L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE.

Des Auteurs occupés du bonheur de la terre  
 Vous voyez le plus fortuné;  
 Bientôt par le succès mon projet couronné  
 Va rendre.

M O M U S.

'A qui parlé-je?

L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE.

A l'Abbé de Saint-Pierre;  
 On ne traitera plus d'erreurs, de visions,  
 Les fruits les plus heureux de mes conceptions.  
 Des espérances la plus belle.  
 Enfin ma paix universelle  
 Cesse d'être un beau rêve aux yeux des Nations.  
 L'Europe ne fera qu'une famille immense;  
 Ses malheurs vont finir, & mon bonheur com-  
 mence.

La France va prouver, dit-on,  
 La possibilité de cette paix profonde;  
 Et la France donne le ton  
 Et l'exemple au reste du monde.  
 Vos Journaux offrent-ils cet espoir consolant?

MOMUS *ne lui offrant que certains journaux.*

Voyez, prenez, lisez.

L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE, *parcourant ces Papiers*  
*& lisant tout haut.*

Attaque, combat, siège,  
Prise de la Bastille, affaires du Brabant....  
Défense de l'Espagne... Angleterre... Armement...  
Complots découverts.. Morts.. Nouveaux troubles  
de Liège...  
Tout cela de la paix ne me dit pas un mot ?

M O M U S.

Je le vois très-bien.

L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE:

Mais... ce qu'on m'a dit tantôt...  
Ce projet... Répondez à mon impatience ;  
Que fait-on à Paris ?

M O M U S.

On s'y bat quelquefois.

L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE.

On y connoît la guerre.

M O M U S.

Un peu plus qu'autrefois.



L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE.

De mes projets reçus me donner l'assurance!  
Me tromper; abuser de ma crédulité!

M O M U S.

Daignez me pardonner un moment de gâité.

( *Avec attention.* )

Reçois de tes vertus l'honorable salaire:  
Le Sophiste railleur ne peut plus attaquer  
La paix de l'Abbé de Saint-Pierre.  
C'est pour la conquérir, l'étendre, l'indiquer,  
A tous les peuples de la terre,  
Qu'à la voix d'un Sénat cher à l'humanité,  
Dans ces jours de triomphe & de fraternité,  
S'unit la France militaire.

L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE.

Oh! vous me ravissez.... J'ai pu contribuer....  
Si j'en crois les méchants je n'ai fait que rêver;  
D'un vernis imposteur j'ai paré ma chimère:  
Oui, contre mon projet ces détracteurs unis  
Vouloient l'enfouir dans une nuit profonde;  
J'en serai bien vengé par le repos du monde,  
Et le bonheur de mon pays.

## SCENE TREIZIEME.

MOMUS, OLIVIER, *Payfan de la Franche-Comté.*

M O M U S *l'appercevant.*

» QUOI ! toujours sur mes pas ? tu demande Voltaire ?

» Et tu le vois sans lui parler.

O L I V I E R.

» Ma foi, je n'osois pas ; je craignois de troubler  
» Son entretien.

M O M U S.

Tu crains de parler à ton frère !

» Vous êtes dans ce lieu tous égaux maintenant.

(*A part.*)

» Je vois bien qu'on permet l'accès de ces rivages

» A la vertu comme au talent,

» Car cet esprit assurément

» N'a jamais fait de grands Ouvrages ;

» Quel parti vas-tu prendre ?



O L I V I E R.

Oh! je prétends le voir ;

» J'attendrai le moment ; peut-être que ce soir

» Il reviendra sous ces feuillages.

» Il fait dans ce pays ce qu'il faisoit là-bas ;

» Il se promène seul , il & parle tout bas ;

» Oh! de cette nouvelle il faut d'abord l'instruire :

» Il me semble le voir s'épanouir & rire , ....

» Ma foi non , ça le fâchera.

» D'autres ont réussi ; lui n'a fait que le dire :

» Vous savez qu'il plaïda pour nous

» Autrefois contre les Chanoines ;

» Mais notre Parlement, de ses titres jaloux,

» Donna le gain de cause aux Moines.

M O M U S.

» A ce beau discours-là, moi je ne comprends rien.

O L I V I E R.

» Je m'explique pourtant très-bien.

» Je...

M O M U S.

» Dis-moi ton pays , & comment on te nomme.

O L I V I E R.

- » Mon pays & mon nom? Jean François Olivier;  
 » Né dans un bourg esclave aux entours de *Sonnier*.  
 » Oh! que je suis charmé d'avoir vécu brave homme  
 » Pour venir en mourant au même endroit que lui!

M O M U S.

- » Mais quel est ce procès?

O L I V I E R.

Attendez, m'y voici.

- » Avec tout le savoir que votre esprit possède,  
 » Quoi! vous n'avez jamais entendu discourir  
   » De ce droit qui faisoit frémir  
   » Sans qu'on y pût porter remède?  
 » De la main-morte?

M O M U S.

Ah! je t'entends.

O L I V I E R.

- » Pour l'abolir, Voltaire a combattu trente ans.



DES OMBRES.

45

- » Ignorez-vous aussi que le meilleur des Princes  
» A ses malheureux Serfs, dans toutes ses provinces,  
» Rendit la liberté? Vous ne savez pas, vous  
» Qu'il détruisit la servitude?  
» Eh! bien, ça ne fut pas enregistré chez nous;  
» L'esclavage au contraire en devint ben plus rude.

M O M U S *à part.*

- » Faisons le raisonner; il est divertissant.

( *Haut.* )

- » Quel est cet esclavage?

O L I V I E R *à part.*

- » Oh! qu'il est ignorant!  
» Quoi? c'est vous-même ici qui portez les nouvelles;  
» Il faut que ce soit moi qui vous apprenne tout?  
» Que ne lisez-vous bien ces papiers jusqu'au bout...  
» Ma foi, vous en dites de belles.  
» C'est de vous qu'on les tient ces papiers. --  
(*À part.*) Il est fou.  
» Tous ces marchands d'esprit n'en ont pas pour un fou.

M O M U S.

- » Sous un voile toujours ton jargon me dérobe
- » Ce que je crois d'abord entrevoir clairement.

O L I V I E R.

- » Moi, je vous aurois pris pour un homme de robe,
- » Excusez, je m'en vais parler plus nettement,
- » Et finir votre inquiétude.

M O M U S.

- » Quel étoit le motif de cette servitude ?

O L I V I E R.

- » Ecoutez : suivez bien. Depuis plus de mille ans ;
- » Ces Chanoines prouvoient aux pauvres Payfans
- » Qu'ils avoient acheté ( c'est écrit dans leurs titres )
- » Nos libertés, nos biens, nos travaux, nos enfans,
- » Que fais-je, moi, nos descendans,
- » Tout appartenoit aux Chapitres.
- » M'avez-vous compris maintenant ?

M O M U S.

- » Cela devient intelligible.



## OLIVIER.

- » Continuons : Voltaire avoit fait l'impossible  
» Pour que le malheureux qui labouroit les champs  
» En recueillît les fruits, & nourrit ses parens.  
» En voulant nous soustraire à ce fléau terrible ,  
» Il perdit son latin , sa poursuite & son temps.  
» A ce qu'on fait en France, oh ! qu'il sera sensible !  
» Car tout est bien changé ; mes enfans plus heureux  
» Après avoir semé recueilleront pour eux.
- 

## SCENE QUATORZIEME.

MOMUS, VOLTAIRE, ROUSSEAU,  
OLIVIER.

*VOLTAIRE à Olivier , dont il a entendu les paroles :*

- » **U**NE Assemblée auguste a fixé leur fortune ;  
» Ses Décrets bienfaisans protègent les hameaux ;  
» Attachés à l'Etat , à la cause commune ,  
» Libres , ils jouiront des fruits de leurs travaux ;  
» Du destin le plus doux , ils vont goûter les  
    charmes.  
» Va, leur mère peut vivre, & mourir sans alarmes ;

48 LE JOURNALISTE

- » Elle ne verra plus dans la calamité,
- » L'avarice , la fraude & la rapacité
- » Leur ravir, sous ses yeux, la moisson de l'année.

O L I V I E R.

- » O mes pauvres enfans.

V O L T A I R E.

Bénis leur destinée.

- » On a vengé l'humanité.
- » La charrue & le soc aujourd'hui sont des armes
- » Que vont ennoblir leurs vertus :
- » Un monstre, au nom du ciel, ne recueillera plus
- » Les fruits arrosés de leurs larmes.
- » Adieu , laisse-moi , mon ami.
- » Va, nous nous reverrons ici.

( *Il sort avec Momus.* )

---

SCENE



## SCENE QUINZIEME.

VOLTAIRE, J. J. ROUSSEAU.

*VOLTAIRE avec la plus vive émotion.*

» **O**UI ces trois malheureux frappent encor ma  
vue.

R O U S S E A U.

» Vous avez été le témoin  
» De cette touchante entrevue?

V O L T A I R E.

» Mes pleurs coulent encore : on entendoit de loin  
» Les accents de sa fille éperdue.  
» J'entretenois Calas sur un banc de gazon ;  
» Il rendoit grace aux Dieux, sous des cyprès  
funèbres,  
» Que l'innocent, flétri d'un indigne soupçon ,  
» Ne fût plus condamné dans le sein des ténèbres ;  
» Il sembloit oublier l'horreur de sa prison ,

50 LE JOURNALISTE

- » En lisant ces écrits où l'humanité brille.  
» A l'instant arrive Caron :  
» Il annonce au vieillard & sa femme & sa fille.  
» Elles ont passé l'Achéron :  
» Le trépas a rejoint son errante famille ;  
» Je me suis éloigné d'un tableau déchirant.  
» Ah ! si vous aviez vu ces victimes augustes ....  
» Les voici. -- Dieux puissans ! Dieux justes !  
» Ciel ! en ces lieux , du moins adoucis leurs tourmens.
- 

SCENE SEIZIEME.

LES MÊMES, CALAS, MADAME CALAS,  
EUGÉNIE, *leur fille, au fond de la Scène,*  
OLIVIER & MOMUS *au fond du bois.*

C A L A S.

- » **I**L n'est donc de bonheur qu'au terme de la vie ?  
» Ma femme , approchons-nous ; viens ma chère  
Eugénie ,  
» Dans les bras de ton bienfaiteur.

E U G É N I E.

- » Mon père !



DES OMBRES. 31

CALAS montrant *Voltaire*.

Le voilà.

MADAME CALAS.

Voilà mon protecteur.

EUGÉNIE.

- » La cruauté, les loix des juges de la terre ;  
» Rien ne pourra donc plus me séparer de vous ?

CALAS.

- » Sèche tes pleurs, ma fille, & contemple *Voltaire*.

EUGÉNIE à *Voltaire*.

- » Appui des malheureux !

MADAME CALAS.

Vengeur de mon époux !

- » Souffrez que sa famille embrasse vos genoux.

D ij

V O L T A I R E.

» Le ciel nous réunit enfin sur ce rivage.

R O U S S E A U *à part.*

» Quel moment !

V O L T A I R E.

Sa justice a conjuré l'orage ;

» Mes amis , oublions nos malheurs.

C A L A S.

Il est doux

» De rappeler nos maux quand ils sont loin de  
nous.» Mes chaînes , mes tourmens , le bras épouvan-  
table

» Qui frappa l'innocent pour venger le coupable ;

» Ce jour de fanatisme &amp; d'horreur &amp; d'effroi

» A peut-être avancé les progrès de la loi ;

» Une grande injustice , un mémorable exemple

» D'infâmes délateurs auront purgé son temple.

» L'espoir de l'avenir dans mon cœur défailant

» Prêtoit à mon supplice un appui consolant.



- » Ce que j'ai fouhaité , la vertu l'exécute ;  
 » Aux sourdes trahisons l'homme n'est plus en  
 butte ;  
 » Il retrouve ses droits ; la loi , sa pureté ;  
 » Ah ! qu'il est doux de croire à l'immortalité !

M A D A M E C A L A S.

- » Qu'importoit l'avenir à ta famille en larmes !

C A L A S.

- » Ne me présentez plus vos douleurs, vos alarmes ;  
 » Je fais que je laissai dans l'horreur des cachots  
 » Ma femme & mes enfans en proie à tous les  
 maux ;  
 » Que mes accusateurs vous nommoient mes com-  
 plices ?  
 » Voilà mes seuls tourmens , voilà mes vrais sup-  
 plices ;  
 » De mes persécuteurs oublions le courroux ,  
 » Ma femme , mes enfans , je n'expirerois qu'en  
 vous.

V O L T A I R E.

- » Quel spectacle ! grands Dieux !

R O U S S E A U.

Mon ame se déchire:

C A L A S.

- » Ma fille, vous pleurez. -- Le prix de mon  
martyre,  
» Je l'ai reçu des immortels;  
» Je vous vois, je vous presse en mes bras pater-  
nels.  
» Que n'ai-je pu prévoir en terminant ma vie  
» Qu'un grand homme devoit se montrer votre  
appui.

E U G É N I E.

- » Dans nos calamités nous n'avons eu que lui ;  
» Il nous sauva de l'infamie,  
» Nous ouvrit sa maison, ses trésors & son cœur.

R O U S S E A U.

- » Ah! toujours sa grande ame attentive au malheur  
» Honora la nature autant que le génie.

V O L T A I R E.

- » Laissez-moi respirer.



DES OMBRES.

55

MADAME CALAS.

- Dans ces momens de deuil ;  
» Occupé de ton nom, son généreux courage  
» En monument de gloire érigea ton cercueil ;  
» Des larmes de la France, il a reçu l'hommage.

VOLTAIRE.

- » Je n'ai rien fait pour vous ! je n'ai pu le sauver.  
» Ah ! si j'avois prévu leur trame détestable !  
» Les tigres de son sang n'auroient pu s'abreuver ;  
» J'épargnois à mon siècle un meurtre épouvantable.  
» (1) *Calas sur l'échafaud, Calas dans les tourmens,*  
» *Meurt implorant en vain le Dieu des innocens ?*  
» Quel horrible attentat !.... Mais où sont les refuges  
» Des martyrs de l'humanité ?

EUGÉNIE.

- » Rien ne put le soustraire à leur férocité :  
» Cet effroyable arrêt....

CALAS.

- N'accusez point mes juges ;  
» Accusez le faux zèle & son atrocité.

---

(1) Ces deux vers sont de M. de la Harpe.

## EUGÉNIE.

- » Que je n'accuse point la sombre iniquité ;  
» Ou l'erreur qui dicta cet arrêt sanguinaire !  
» Eh ! pourquoi la cupidité ,  
» L'ignorance & l'orgueil avoient-ils acheté  
» Le droit, le droit affreux d'assaffiner mon père ?

## V O L T A I R E.

- » Oui, sensible Eugénie, oui, les décrets divins  
» N'ouvrent que le Tartare aux tyrans des humains,

## R O U S S E A U.

- » J'apperçois Léopold. -- Respectable famille ;  
» Voyez de l'infortune & l'exemple & l'ami.
-



---

SCENE DIX-SEPTIEME.  
LES MÊMES, LÉOPOLD DE  
BRUNSWICK.

LÉOPOLD à *Rousseau*.

**J**E venois près de vous & par vous enhardi,  
» Contempler de Calas & l'épouse & la fille.

MADAME CALAS.

» Au prince de Brunswick j'apporte sur ce bord  
» Et les pleurs de sa mère & le deuil de Francfort.

LÉOPOLD.

Quoi ? de leur souvenir ....

EUGÉNIE.

Prince, l'Europe entière

» Admire, en gémissant le zèle infortuné ,  
» Qui, pour sauver un homme aux flots abandonné,  
» De vos jours dans l'Oder termina la carrière.

L É O P O L D.

- » Je pouvois l'arracher aux horreurs de la mort ;  
 » Helas ! ni lui , ni moi , n'avons gagné le port.

V O L T A I R E.

- » Ce séjour s'enrichit des pertes de la terre.

L É O P O L D.

- » Puis-je de ses grandeurs regretter le néant ?  
 » Offrit-elle à mes yeux un spectacle aussi grand ,  
 » Jean-Jacques , Calas & Voltaire ?

R O U S S E A U.

- » Honneur de la nature ! ô Prince bienfaisant !  
 » Ne nous quittons jamais.

V O L T A I R E.

Oui , parcourons ensemble

- » Le tranquille séjour de la félicité.  
 » C'est ici que des Dieux la justice rassemble  
 » Les amis de la gloire & de l'humanité.



## SCENE DIX-HUITIEME

LES MÊMES, MOMUS.

M O M U S.

» O SERAI-JE, au milieu des Héros & des Sages,

» Me présenter en ce moment ?

» J'en ai le droit. -- De mes voyages

» Le succès devient éclatant.

» L'Elysée est instruit du bonheur de la France.

» On élève un Autel sur les bords du Léthé,

» Du règne d'un Roi juste & de la liberté,

» Les attributs offerts avec magnificence

» Embellissent déjà ce séjour enchanté.

» Pour figurer l'honneur d'une garde fidelle,

» Son courage, sa loyauté,

» Le Chevalier d'Assas brûlant du plus beau zèle

» Préside à la solemnité.

» Venez, on vous attend; cette pompe s'apprête.

L É O P O L D.

» Souffrez qu'un étranger assiste à cette fête.

» Un Étranger! Léopold! Si Francfort  
 » Consacra ta vie & ta mort,  
 » Comme cette Cité la France énorqueillie;  
 » Transmettra tes vertus à la postérité.  
 » Unis par les liens de la fraternité,  
 » Les sages, les Héros ont la même patrie.

## SCENE DIX-NEUVIEME.

LES MÊMES, LE MARÉCHAL FABERT.

F A B E R T.

**O** Vous pour qu'il les Dieux ont fait cette retraite,  
 Jouissez des trésors dont elle s'enrichit;  
 Rhadamante ordonnoit la splendeur de la fête;  
 Un cri se fait entendre, & son cœur tressaillit;

Un ombre paroît & lui dit :  
 Suspend l'appareil qui s'apprête;  
 Pour en doubler l'éclat ose le retarder;  
 Une Étranger illustre ici doit aborder  
 Et de la liberté consacrer la conquête.  
 Avance, ajoute l'ombre, aux bords de l'Acheron;  
 Rhadamante la suit & promène sa vue

Sur le fleuve dont l'onde émue  
 Portoit avec orgueil la barque de Caron.



O triomphe d'un Sage aux bornes de sa vie!  
L'Étranger touche à peine au rivage habité  
Par les Vertus & le Génie;  
Rhadamante le voit, court, l'embrasse & s'écrie,  
C'est le rival des Dieux, le Dieu de sa patrie,  
Le Vengeur de l'humanité,  
L'Apôtre de la liberté,  
Le Sage de Philadelphie.

---

## SCENE VINGTIÈME,

ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, PLUSIEURS MORTS ILLUSTRES  
A LA SUITE DE FRANKLIN.

ROUSSEAU, VOLTAIRE.

**F**RANKLIN! Franklin!

VOLTAIRE.

Voici l'ennemi des tyrans.

FRANKLIN,

Ne les haïssez point; ils ne sont plus qu'à plaindre;  
D'un peuple généreux qui cesse de les craindre  
La liberté naissoit à mes regards mourans.

R O U S S E A U.

On ne verra donc plus dans l'Europe éclairée  
A des Rois conquérans l'histoire consacrée.

F R A N K L I N.

De l'esclavage antique on ose l'affranchir;  
Des vertus de la France elle va s'enrichir;  
Le Seizième Louis y fera le Roi juste,  
Titre usurpé jadis par l'absolu pouvoir.

V O L T A I R E.

Ah! Franklin, parlez-nous de ce Sénat auguste  
Par qui le monde a vu renaître son espoir.

F R A N K L I N.

Du masque des vertus il dépouille les crimes;  
L'humanité qui veille à ses travaux sublimes,  
Et qui seule a dicté ses décrets triomphans  
Sous sa garde immortelle a remis ses enfans.

V O L T A I R E.

Et vous avez quitté la terre!

F R A N K L I N.

Qu'avois-je encore à voir sous le ciel qui l'éclaire?



DES OMBRES 63

Tout avoit de mon cœur rempli les vœux ardents ;  
 J'ai vu l'égalité , ce supplice des grands ,  
 Jeter dans l'univers ses racines profondes.  
 J'ai vu la chute des tyrans  
 Et la liberté des deux Mondes.

R O U S S E A U.

Liberté ! liberté ! source de la vertu !  
 T réfor ! -- à l'univers tu feras donc rendu !

(*A Franklin.*)

Toi , qui dans tous les cœurs as gravé ta mémoire ;  
 Bienfaiteur des peuples unis ,  
 J'ose prendre part à ta gloire ;  
 Je leur ai souhaité les dons que tu leur fis.

V O L T A I R E.

De vertus , de génie , ô le bel assemblage !  
 Ah ! s'ils pouvoient jouir du sublime tableau  
 Que le bord de la Seine offre aux regards du Sage ;  
 S'ils voyoient un peuple nouveau ,  
 Les François , accourant sur le même rivage ,  
 Rassemblés , réunis sous le même drapeau ,  
 A la liberté sainte apporter leur hommage !

*(A tous les deux.)*

Que ne recevez-vous dans ce jour solennel  
Le prix de vos bienfaits aux marches de l'Autel !

F R A N K L I N.

Qu'à de si grands honneurs un Etranger aspire !  
Les mers ont de la France éloigné mon berceau.

V O L T A I R E.

Oui, Boston te vit naître & l'Europe t'admire.  
Crois-tu que mon pays jouisse dans son sein  
Du bonheur limité d'une seule Puissance ?  
Ce n'est pas seulement, Franklin,  
La solennité de la France ;  
C'est la fête du genre humain.  
Ce tableau ravissant vers le monde m'attire.  
Je voudrois voir se déployer  
Le zèle ardent d'un peuple entier  
Sous tous les drapeaux de l'Empire ?

F R A N K L I N.

J'aime à me retracer ce spectacle enchanteur ;  
Je crois voir ces François que le monde contemple,  
Dans un champ réunis, affermir leur valeur,  
Et le transformer en un temple  
D'allégresse



D'allégresse & d'amour, de gloire & de bonheur.  
Mon regard au milieu de l'élite guerrière

Distingue ce jeune héros

Qui, de la liberté déployant la bannière,

De nos dominateurs nous rendit les égaux :

Celui qui dans Philadelphie,

Des Souverains des mers renversa les projets,

Doit sans doute élever l'éclat du nom Français;

Il est armé pour sa patrie.

MOMUS à Franklin.

Ah ! l'illusion seule à tes yeux attendris

Présente ce héros & sa douce influence

Dans cette vaste enceinte où des frères chéris (1)

Sont venus cimenter la gloire de la France,

A l'ombrage sacré des lys,

(A tous les Habitans de l'Elysée)

Un seul ordre, une armée seule, un seule famille

---

(1) On n'exagère rien, la présence de M. de la Fayette sembloit resserrer les nœuds de la concorde, & embellissoit ce grand tableau.

Dans Paris triomphant porte ses étendards.  
Aux soldats réunis les enfans , les vieillards ,  
La mère citoyenne & son fils & sa fille  
Sur ce brillant spectacle attachent leurs regards :  
On s'avance , on accourt vers le Champ du Dieu  
Mars ;

Malgré les vents , l'orage & la foudre qui gronde,  
Elevant jusqu'au ciel leurs cris victorieux ,  
Ils semblent avertir les Dieux  
De la prospérité du monde.

Aux pleurs heureux du pauvre opprimé trop long-  
temps

Le riche mêle enfin ses larmes ;

La justice , l'amour confondent tous les rangs ;

*Amis , frères , compagnons d'armes ,*

Voilà le cri du ralliement.

*Louis , patrie & sentiment ,*

Que ces noms ont pour eux de puissance & de  
charmes !

Les peuples contemploient un Sénat généreux ;

Ce Sénat entourait le plus chéri des princes ;

Et Louis répondoit par les plus tendres vœux

Aux bénédictions de toutes ses provinces.

Qui décrira jamais cette solennité ,

Cette union sublime & pure ?

Il n'appartient pas même à ma divinité

D'oser en offrir la peinture.



Oui, je crains d'affoiblir de ce peuple enchanté  
Les vœux, les transports & l'hommage;  
On doit désespérer d'en retracer l'image.  
Après avoir joui de la réalité.

F I N.

## E R R A T A.

PAGE 53, vers 11:

De mes persécuteurs oublions le courroux;

*lisez*, De mes persécuteurs oubliant le courroux;





